

## «Mon Dieu, si tu existes, fais que je te connaisse!»...

Lettre de Charles de Foucauld à Henry de Castries, Notre-Dame-des-Neiges, 14 août 1901

---

Mon cher Ami,

Je prends ma plus petite écriture pour causer longuement avec vous, moi qui viens de jouir pendant trois semaines de votre entretien, en lisant « l'Islam »... Oh! non, ce n'est pas une lecture profane: elle m'a fait beaucoup de bien — et par les exemples que vous ressuscitez, exemples sacrés de nos martyrs, Euloge, Flora, Isaac, Bérard et leurs compagnons, exemples des musulmans qui ont souvent si admirablement pratiqué la vertu, Chikh ech-Chârâni, Omar II, Mahomet, luttant et souffrant pour le Dieu unique, n'ayant qu'une maison bâtie de ses mains et quelques chamelles, et tous ces premiers musulmans, plus vertueux que les chrétiens qu'ils combattaient — et aussi par votre propre exemple, mon cher ami, car votre livre si sérieux et fruit de tant d'expérience et d'études, est empreint d'une humilité et d'une impartialité telles qu'il est impossible de le lire sans vous aimer davantage, même quand, comme moi, on vous aime déjà beaucoup...

Je vous bénis d'avoir fait votre possible pour donner aux âmes le bienfait de la vérité au sujet de l'Islam, et pour les délivrer de ce fardeau de fables qu'on entend chaque jour en gémissant. Est-il étonnant que les Musulmans se fassent de fausses idées de notre religion quand presque tout le monde parmi nous en a de si fantastiques de leurs croyances ?... Vous rétablissez la vérité sur ce qu'on appelle «le destin à la turque» et le «paradis de Mahomet», et vous avez admirablement dépeint cette extrême simplicité de mœurs qui est si belle, et cette grande décence... Je ne puis m'empêcher de le redire, j'ai été très édifié par votre livre, y trouvant une foule d'exemples à imiter, y compris le vôtre...

Mon cher ami, vous me disiez que votre foi avait été ébranlée... Laissez-moi vous dire que quand on aime la vérité comme vous, et qu'on a tous les moyens de la connaître, on la trouve toujours: aussi ma profonde affection n'a aucune inquiétude sur vous... Laissez-moi vous parler très simplement. Moine, ne vivant que pour Dieu, aimant en vue de Lui les âmes de toute l'ardeur de mon cœur, parce qu'elles sont Son image, Son œuvre, Ses filles, Ses bien-aimés, faites pour être éternellement «Dieu par participation» comme Il l'est par essence, rachetées par le Sang de JÉSUS, et parce que je ne puis être uni à Lui, l'amour incréé et infini, sans aimer de tout mon cœur, selon Sa parole: «Aimez-vous les uns les autres: c'est à cela qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples», — je ne puis vous parler, penser à vous, sans désirer ardemment pour vous le seul bien que je désire pour moi : DIEU, Dieu connu, aimé et servi, dans le temps et dans l'éternité. — Pardonnez-moi donc si je vous parle si intimement: ou plutôt, je ne vous demande pas pardon, car je suis sûr que vous me comprenez et que vous m'approuvez. «Allah akbar» Dieu est plus grand, plus grand que toutes les choses que nous pouvons énumérer; seul, après tout, Il mérite nos pensées et nos paroles; et si nous parlons, si vous vous fatiguez à me lire, et si je romps pour vous écrire le silence du cloître, c'est pour nous aider mutuellement à mieux Le connaître et servir: tout ce qui ne nous conduit pas à cela, mieux connaître et servir Dieu, est temps perdu...

Je commencerai comme Euloge, par faire ma confession: votre foi n'a été qu'ébranlée; hélas, la mienne a été complètement morte pendant des années: pendant douze ans, j'ai vécu sans aucune foi: rien ne me paraissait assez prouvé; la foi égale avec laquelle on suit des religions si diverses me semblait la condamnation de toutes; moins qu'aucune, celle de mon enfance me semblait admissible, avec son 1=3 que je ne pouvais me résoudre à poser; l'islamisme me plaisait beaucoup, avec sa simplicité, simplicité de dogme, simplicité de hiérarchie, simplicité de morale, mais je voyais clairement qu'il était sans fondement divin et

que là n'était pas la vérité; les philosophes sont tous en désaccord: je demeurai douze ans sans rien nier et sans rien croire, espérant de la vérité, et ne croyant même pas en Dieu, aucune preuve ne me paraissant assez évidente... Tout ce qu'a dit Euloge de lui-même, je puis le dire de moi; je vivais comme on peut vivre quand la dernière étincelle de foi est éteinte... Par quel miracle la miséricorde infinie de Dieu m'a-t-elle ramené de si loin ? Je ne puis l'attribuer qu'à une chose, la bonté infinie de Celui qui a dit de Lui-même « quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus » et Sa Toute Puissance...

Pendant que j'étais à Paris, faisant imprimer mon voyage au Maroc, je me suis trouvé avec des personnes très intelligentes, très vertueuses et très chrétiennes; je me suis dit — pardonnez mes expressions, je répète tout haut mes pensées — «que peut-être cette religion n'était pas absurde»; en même temps, une grâce intérieure extrêmement forte me poussait: je me mis à aller à l'église, sans croire, ne me trouvant bien que là et y passant de longues heures à répéter cette étrange prière: «Mon Dieu, si vous existez, faites que je Vous connaisse!»... L'idée me vint qu'il fallait me renseigner sur cette religion, où peut-être se trouvait cette vérité dont je désespérais; et je me dis que le mieux était de prendre des leçons de religion catholique, comme j'avais pris des leçons d'arabe; comme j'avais cherché un bon thaleb pour m'enseigner l'arabe, je cherchai un prêtre instruit pour me donner des renseignements sur la religion catholique...

On me parla d'un prêtre très distingué, ancien élève de l'école normale; je le trouvai à son confessionnal et lui dis que je ne venais pas me confesser, car je n'avais pas la foi, mais que je désirais avoir quelques renseignements sur la religion catholique... Le bon Dieu qui avait commencé si puissamment l'œuvre de ma conversion, par cette grâce intérieure si forte qui me poussait presque irrésistiblement à l'église, l'acheva: le prêtre, inconnu pour moi, à qui Il m'avait adressé, qui joignait à une grande instruction une vertu et une bonté plus grandes encore, devint mon confesseur et n'a pas cessé d'être, depuis les 15 ans qui se sont écoulés depuis ce temps, mon meilleur ami... Aussitôt que je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre que pour Lui: ma vocation religieuse date de la même heure que ma foi: Dieu est si grand! il y a une telle différence entre Dieu et tout ce qui n'est pas Lui!...

Dans les commencements, la foi eut bien des obstacles à vaincre; moi qui avais tant douté, je ne crus pas tout en un jour; tantôt les miracles de l'Evangile me paraissaient incroyables; tantôt je voulais entremêler des passages du Koran dans mes prières. Mais la grâce divine et les conseils de mon confesseur dissipèrent ces nuages... Je désirais être religieux, ne vivre que pour Dieu, et faire ce qui était le plus parfait, quoi que ce fût... Mon confesseur me fit attendre trois ans; moi-même, tout en désirant «m'exhaler devant Dieu en pure perte de moi», comme dit Bossuet, je ne savais quel ordre choisir: l'Evangile me montra que «le premier commandement est d'aimer Dieu de tout son cœur» et qu'il fallait tout enfermer dans l'amour; chacun sait que l'amour a pour premier effet l'imitation; il restait donc à entrer dans l'Ordre où je trouverais la plus exacte imitation de JÉSUS. Je ne me sentais pas fait pour imiter Sa vie publique dans la prédication: je devais donc imiter la vie cachée de l'humble et pauvre ouvrier de Nazareth. Il me sembla que rien ne me présentait mieux cette vie que la Trappe.

J'aimais très tendrement ce que le bon Dieu m'avait laissé de famille; je voulus faire un sacrifice pour imiter Celui qui en a tant fait, et je partis, il y a près de douze ans, pour une Trappe d'Arménie J'y passai six ans et demi; puis désirant, pour ressembler plus encore à JÉSUS, un dénuement plus profond et une abjection plus grande, j'allai à Rome et obtins du général de l'Ordre la permission de me rendre seul à Nazareth et d'y vivre inconnu, en

ouvrier, de mon travail quotidien; je restai là plus de quatre ans, dans une retraite, une solitude, un recueillement béni, jouissant de cette pauvreté et de cet abaissement que Dieu m'avait fait si ardemment désirer, pour L'imiter.

Il y a juste un an, j'ai repris le chemin de la France, sur le conseil de mon confesseur, afin d'y recevoir les Saints Ordres; je viens d'être ordonné prêtre et je fais des démarches pour aller continuer dans le Sahara, « la vie cachée de JÉSUS à Nazareth », non pour prêcher, mais pour vivre dans la solitude, la pauvreté, l'humble travail de JÉSUS, tout en tâchant de faire du bien aux âmes, non par la parole, mais par la prière, l'offrande du St Sacrifice, la pénitence, la pratique de la charité... Peut-être quand vous recevrez ceci, ne serai-je plus en France, car le P. blanc Évêque du Sahara vient d'être nommé, et s'il ne met pas veto à mon projet, il peut m'appeler à Alger pour s'entendre avec moi... Aussitôt que j'aurai les autorisations ecclésiastiques, j'aurai recours à vous, avec une grande reconnaissance...

Pourquoi cette longue confession, mon cher ami ? Parce que, d'après les deux lettres que vous avez eu la grande bonté de m'écrire, il m'a semblé qu'il y a quelques traits très légers de ressemblance entre votre état d'esprit et celui où j'étais il y a quinze ans — très, très légers, bien heureusement: car votre foi n'est qu'un peu ébranlée, tandis que la mienne était morte; et surtout votre vie est toute de vertu et de bonnes œuvres, tandis que la mienne était hélas! tout le contraire... Cette paix infinie, cette lumière radieuse, ce bonheur inaltérable dont je jouis depuis douze ans, vous les trouveriez en marchant par le chemin que le bon Dieu m'a fait suivre: prier, prier beaucoup; prendre un bon confesseur choisi avec grand soin, et suivre soigneusement ses conseils, comme on suit ceux d'un bon professeur; lire, relire, méditer l'Evangile et s'efforcer de le pratiquer. Avec ces trois choses, vous ne pouvez manquer d'arriver rapidement à cette lumière qui transforme toutes les choses de la vie, et fait de la terre un ciel en y unissant notre volonté à celle de DIEU... JÉSUS l'a dit: c'est sa première parole à ses apôtres: sa première parole à tous ceux qui ont soif de Le connaître: « Venite et videte »; « Commencez par « venir », en me suivant, en m'imitant, en pratiquant mes enseignements; et ensuite vous « verrez », vous jouirez de la lumière, dans la même mesure que vous aurez pratiqué... » « Venite et videte »; j'ai vu tellement, par mon expérience, la vérité de ces mots, que je vous écris cette lettre pour vous les dire...

Qu'importe que le manque de foi soit général, qu'il n'y ait que les femmes et les enfants à croire et à prier ? Si notre religion est la vérité, si l'Evangile est la parole de Dieu, nous devons croire et pratiquer, fussions-nous absolument seul à le faire. Mais le manque de foi n'est pas aussi universel qu'il semble être. Élie aussi se croyait seul, et DIEU s'était réservé d'autres âmes qu'il ignorait et qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal... Je suis dans l'admiration de votre science; vous avez approfondi la scolastique plus que bien des bénédictins; mais, vous en avez fait l'expérience, ce n'est pas là que nous trouvons la lumière: nous la trouvons dans la prière, « demandez et vous recevrez », nous la trouvons dans la persévérance à suivre les conseils d'un bon confesseur, « qui vous écoute m'écoute »; nous la trouvons dans l'imitation de JÉSUS, « si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive »... Et en faisant ces trois choses, nous entrons infailliblement dans ce plein jour qui nous fait dire avec David: « nox illuminatio mea in deliciis meis », car JÉSUS l'a promis: « celui qui vient à moi, je ne le repousserai pas. »

Je prie beaucoup pour vous. Je voudrais être saint pour pouvoir vous obtenir de grandes grâces par mes prières. Puisque je n'ai hélas, ni vertu, ni science, ni prudence, ni intelligence, me sentant si incapable de vous obtenir les grands biens que je voudrais vous voir recevoir de DIEU, je vous donne la seule chose que j'aie, mon âme, par la confession de ma vie; n'étant

qu'impuissance et néant, je fais la seule chose que je puis, en tâchant de vous montrer ma confiance et mon dévouement également illimités.

Priez DIEU pour ce pécheur à qui Il a fait une si grande miséricorde, et croyez à la profonde et respectueuse affection de Votre très humble serviteur qui vous est tout dévoué dans le CŒUR sacré de JESUS.

fr. Charles de Jésus  
Notre-Dame-des-Neiges, 14 août 1901 [à Henry de Castries]